

les ruines de *Dunbrabh*, ancien château des *Mac Naghten* (1), je m'enfonçai dans les rochers, et j'y recueillis une histoire qui me parut d'un vif intérêt : elle s'était passée sur ces poétiques parages. J'ai changé les noms des personnes et du lieu parce que, avant tout, le devoir d'un écrivain est de ne manquer à aucune convenance : dût son livre y perdre du charme.

LA SECONDE OUIE.

Lady Elisabeth Altirgh, jeune veuve de vingt ans, vivait extrêmement retirée, dans son château d'Altirgh en Écosse ; elle était d'une beauté

(1) Illustres chefs de clans. Même famille que les Mac Naghten d'Irlande.

remarquable ; et son esprit égalait sa grâce. Pourquoi, douée de tant d'avantages, se condamnait-elle à l'isolement au plus bel âge de la vie ? C'est que bien des peines l'avaient déjà frappée, et qu'une espèce de fatalité s'attachait non-seulement à elle, mais au manoir qu'elle habitait.

Lady Elisabeth Altirgh était née sans fortune ; mais un oncle extrêmement riche, et non moins bizarre, lui avait laissé en mourant son domaine des Highlands sous la condition expresse qu'elle l'habiterait toute l'année. Sir Macleven avait en outre un neveu, lord Altirgh, fils des anciens possesseurs de son château à qui il donnait le reste de sa fortune, sous la condition formelle qu'il épouserait lady Elisabeth. Les deux futurs époux étaient encore enfants à l'époque du décès de leur oncle. Il fut décidé qu'ils ne se marieraient qu'à la majorité de lord Altirgh ; et, en attendant cette époque, lady Elisabeth et sa famille vinrent s'établir à Altirgh.

Ce château était situé de la manière la plus romantique au milieu des *Highlands* de l'Écosse, entre le lac *Fyne* et le lac *Awe* : près du pic de

Bencruachan. La jeune fiancée y arrive avec son père sir Glenfine, sa mère lady Hélène, et son frère Robert Duncan. Une fête est commandée aussitôt en réjouissance de leur installation; et tous les clans de la montagne y sont conviés avec pompe. La joie éclatait au pays; et néanmoins, il y régnait une vague inquiétude. On n'avait jamais vu de solennités au manoir d'Altirgh, du vivant de sir Macleven. Ce noble chef défendait expressément chez lui toute manifestation d'allégresse; il y attachait une idée superstitieuse. Cette bizarrerie, parmi beaucoup d'autres, avait d'abord excité de l'étonnement; puis on n'y avait plus fait attention: mais l'annonce d'une fête, à l'arrivée de la nouvelle châtelaine, était un si grand événement pour la contrée, qu'on eût dit une véritable révolution. Des illuminations, des chants et des danses au silencieux castel d'Altirgh!.. à cette mystérieuse résidence où à peine se permettait-on de rire au temps du sombre Macleven!.. Quel bouleversement d'habitudes!

Le père de lady Elisabeth avait conservé plusieurs vieux serviteurs de sir Macleven, entre

autres une ancienne femme de charge, la bonne M^{rs} Débora, que la fiancée de lord Altirgh avait prise en affection dès son arrivée. Débora était un de ces caractères indulgents, une de ces âmes dévouées, qui, sur les confins de la vie, finissent, comme un rayon de soleil qui s'éteint, toujours purs, bienfaisants et doux.

Le premier aperçu de sa nouvelle demeure avait d'abord effrayé lady Elisabeth, alors dans sa dixième année. Les vieilles murailles d'Altirgh étaient sombres comme si on les eût bâties avec des pierres de tombeaux. Les grands arbres d'alentour lui faisaient l'effet de cyprès. L'ensemble avait l'air mausolée.

« — Altirgh aurait bien besoin d'être égayé, dit la jeune fille à la vieille femme de charge.

— Je n'y ai jamais vu donner ni bals ni concerts: répond Débora d'un ton grave. Il est quelquefois dangereux de changer les coutumes d'un lieu. Si milady voulait m'en croire, elle consulterait...

— Et qui donc?

— La seconde ouïe.

— Ah mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça !...

— Vous savez, milady, que, parmi nous autres Écossaises, il est des âmes privilégiées qui ont le don de *seconde vue* : c'est-à-dire la puissance de regarder dans le passé et dans l'avenir. Eh bien ! il est aux environs du château un vieillard, nommé Macquerson, qui a le don de *seconde ouïe* : c'est-à-dire la faculté d'entendre ce qui s'est dit autrefois et ce qui doit se dire un jour.

— C'est bien curieux ! Débora.

— Allons le voir ensemble !

— J'ai peur.

— Je serai là : soyez tranquille. Macquerson est une âme sainte. »

La fiancée se décida. L'entrevue se passa sous un ermitage, au pied d'un rocher couronné de bois, à peu de distance d'*Altirgh*. Elisabeth n'osa en parler à son père. Sir Glenfine, rude en ses manières, avait horreur des superstitions. Que dit Macquerson à l'enfant ? Ceci est resté un mystère. La jeune fille et Débora gardèrent un morne silence ; on remarqua seule-

ment une profonde tristesse sur leur figure à leur retour de l'ermitage.

Le lendemain la fête eut lieu.

« — Mon père ! dit le matin même Elisabeth à sir Glenfine. Avez-vous fait examiner ce vieux château ? Croyez-vous qu'il soit bien solide ?

— Quelle absurde idée te vient là ! dit Glenfine, éclatant de rire. »

La pauvre enfant rougit et se tut.

Les réjouissances commencent : les sons du *bag-pipe* (cornemuse), les exercices des clans et le *reel* écossais, dissipent peu à peu les sombres inquiétudes d'Élisabeth : elle s'assied gaiement aux banquets champêtres, se mêle aux rondes villageoises, et prend part aux joies générales.

Juste Dieu ! quelle catastrophe lady Hélène, à la fin de la journée, s'était retirée un instant avec Débora dans son appartement. A côté était une vieille tourelle où se trouvait un oratoire, et où chaque soir les deux femmes faisaient leur prière. Soudain la tourelle s'écroule avec un horrible fracas. Elisabeth n'a

plus de mère ; et Débora est morte auprès de sa maîtresse.

Vint l'époque de la première communion d'Élisabeth. Son frère, Robert Duncan, était depuis quelques temps en voyage ; il arrive au château d'*Altirgh* : de joyeux compagnons le suivaient. Plusieurs jours après la cérémonie religieuse, et voulant égayer sa sœur, il réunit ses *highlanders* ; il simule avec eux des combats ; il fait résonner des fanfares de guerre... mais, au milieu de cette fête martiale, Duncan est emporté par son cheval vers le pic de *Ben-cruachen*... et jeté dans un précipice ; on le rapporte mort au château. Son père, frappé de stupeur, le suivit peu après dans la tombe.

Lord Altirgh, au jour de sa majorité, réclama la main de l'orpheline. Il était aimable et beau ; il réussit à plaire ; et l'on s'occupa de suite des préparatifs du mariage.

« — Oh ! pas de fêtes ! pas de fêtes ! disait lady Élisabeth : les joies ici portent malheur.

— Quoi ! répondait le noble Écossais, je serais au comble de mes désirs, et rien ne proclamerait hautement combien je suis heureux !.....

non, non ; je veux que le village, les hameaux, le canton, la province entière, s'il se peut, participent à mon bonheur. »

Élisabeth voulait insister ; mais son caractère était timide et faible. Une grande solennité religieuse a lieu malgré elle à la paroisse ; elle est suivie d'un bal au château. Fatalité inconcevable ! le feu prend aux salons de danse. Désordre et cris de toutes parts. On se précipite hors des murs... les flammes gagnaient avec rapidité l'aile du manoir où étaient les titres et les bijoux de la famille. Lord Altirgh, aidé d'une foule de montagnards, s'élance de ce côté ; il était déjà parvenu à y arrêter les progrès du feu, lorsqu'une poutre à demi-brûlée tombe sur lui et le renverse. Quels cris d'horreur !..... Altirgh est tué.

Tels étaient les principaux événements de la vie passée d'Élisabeth. Comment, après de pareilles infortunes, aurait-elle pu conserver la gaieté de la jeunesse ! Depuis le jour de son veuvage, elle s'é-

fait séquestrée du monde; et le rire n'avait plus reparu sur ses lèvres.

Mais vingt ans!... est-il possible à cet âge, et avec une âme sensible, de renoncer pour jamais à l'amour?... la veuve, qui n'avait pu être épouse, soupirait vaguement après ces préoccupations de cœur sans lesquelles la vie est si dépourvue d'intérêt, si désenchantée et si vide. Un soir, le fils d'un laird d'Écosse, paraissant s'être égaré à la suite d'une partie de chasse, vint demander l'hospitalité au château d'Altirgh; lady Elisabeth l'accueillit avec sa réserve et sa tristesse accoutumées; néanmoins, elle fut frappée de son élégance et de sa bonne mine. Sir Arthur Lockmariel était un des gentilshommes les plus distingués du nord de l'Écosse. Sa grâce à cheval et son adresse à la chasse le faisaient citer parmi le peuple comme un de ces cavaliers demi-fabuleux, au cor retentissant dans les bois, que les géants de la montagne avaient pris sous leur protection; il ne lui manquait qu'un arc pour ressembler au fameux Nemrod, le premier chasseur. Sir Arthur sollicita la faveur de revenir présenter ses hommages à lady Elisa-

beth; elle n'osa répondre *oui*, car depuis quatre ans elle refusait toutes les visites: mais le mot *non* ne sortit pas de sa bouche, et sir Arthur revint au château.

Quelle surprise pour le pays! la noble veuve a fait, en faveur du beau chasseur, une exception à la loi qu'elle s'était imposée, de vivre confinée et de ne recevoir personne. On assure que ses vêtements de deuil se sont éclaircis, et que l'idée d'un second mariage ne lui inspire plus la même horreur. Le jeune laird avait feint de s'égarer à la chasse pour s'introduire chez lady Elisabeth qu'il avait vue de loin plusieurs fois, et dont il s'était violemment épris. Par malheur, il était un jeune lord du voisinage, *Édouard Sommerfield*, à qui il avait confié ses secrètes espérances; et celui-ci, ne pouvant lui pardonner son triomphe, avait juré de se mettre à la traverse de ses amours. Lord Édouard, aussi perfide qu'audacieux, ne reculait devant aucun obstacle.

Arthur se livrait avec enthousiasme aux délices d'un premier amour; il avait touché le cœur de la belle recluse, et tous ses vœux étaient

comblés. Cependant une profonde tristesse continuait, en dépit de ses efforts, à assombrir le doux regard d'Elisabeth; il était parvenu à obtenir la promesse de sa main; mais elle frémissait chaque fois que son amant la suppliait de fixer l'époque du mariage. Le présent satisfait son âme; l'avenir effraie son esprit.

« — Chère Elisabeth! lui disait sir Arthur, je veux non-seulement votre cœur, je veux aussi votre pensée; il y a un mystère qui se pose entre nous comme un obstacle; il est de mon devoir de l'attaquer; mais, pour combattre un adversaire, il faut qu'il soit visible et palpable. Montrez-le moi, je le vaincrai.

— Arthur! que me demandez-vous!... si je pouvais quitter Altirgh!... Hélas! une loi sacrée m'en empêche.

— Et pourquoi vouloir en sortir?... Quant à moi, j'adore ce lieu. C'est ici que je vous ai connue, que je vous ai aimée, que nous serons un jour l'un à l'autre. Je sais que vous y avez reçu des coups terribles, mais le sort y a épuisé ses rigueurs: votre horizon n'a plus de nuages.

— Il peut s'en élever encore. Aux beaux jours, la foudre vient vite.

— L'amour chassera les orages.

— L'amour, sir Arthur! ne peut rien contre la fatalité. Ce malheureux castel est sous le poids d'une espèce de malédiction: le bonheur n'y est pas permis.

— Le *bonheur*, vous changez le mot, il fallait dire: les *fêtes*.

— Quoi! vous savez qu'aucune réjouissance n'a lieu à Altirgh sans être suivie d'une catastrophe?...

— Certainement. Eh bien! qu'importe. Nous nous marierons sans pompe et sans bruit. Qu'avons-nous besoin de fêtes publiques? les nôtres seront dans nos cœurs; là sont les véritables joies. La solennité de notre union n'aura ni danses, ni concerts: tant mieux. Ces démonstrations extérieures ne feraient que troubler notre amour, en nous arrachant l'un à l'autre. Oui, je serais désolé que quelque chose vint me distraire de la seule pensée qui remplit mon existence. Point de fêtes, Elisabeth!... ou plutôt fêtes éternelles; car pour nous, le su-

prême bien, le paradis, c'est d'être ensemble.

— Et d'être seuls, Arthur. Oh! il y a entre nous une telle unité de pensées et de sentiments que lorsque je vous écoute, il me semble que je m'entends parler. Je ne veux plus rien vous taire, Arthur; sachez que je fus prévenue trois fois des calamités qui allaient fondre sur moi, et que trois fois, par une inconcevable faiblesse, je négligeai ces avertissements salutaires comme on repousse de vaines superstitions. Aussi, que de longues souffrances! il y entraît chez moi du remords.

— Qui donc vous avait prévenue?...

— Le vieillard à la *seconde ouïe*.

— Quoi! l'inspiré du bois d'Altirgh! l'octogénaire Macquerson!...

— Lui-même. J'avais dix ans quand je le vis pour la première fois; la femme de charge du château m'avait conduite auprès de lui. Je le questionnai; il pencha son oreille à terre et m'adressa ces mots: « *Une fête! malheur à vous! j'entends l'écroulement d'une tour.* » Vous avez su la mort de ma mère.

— Et votre frère, Robert Duncan?

— Je revis une seconde fois Macquerson, la veille de ma première communion; il se coucha sur l'herbe et me dit: « *Encore une fête! j'entends galopper un cheval. Le corps roule au fond d'un abîme.* » Arthur! vous connaissez la suite.

— Achevez. Et votre mari?

— Je retournai à l'ermitage avant d'épouser lord Altirgh. Macquerson prêta de nouveau l'oreille dans l'avenir, et me dit d'une voix lugubre: « *Toujours des fêtes!... j'entends bruïr des flammes;* » et un incendie me fit veuve.

— N'avez-vous plus revu Macquerson?

— Jamais.

— Allons ensemble chez lui.

— Je tremblerais de l'écouter.

— Pourquoi? nous suivrons ses conseils.»

Les deux amants se dirigent, appuyés sur le bras l'un de l'autre, vers la cabane du prophète. Elle était située au bord d'un paisible ruisseau, entourée de rochers et de bois; le lierre y enlaçait la muraille, comme un dévouement le malheur; et sur le derrière de l'habitation était un

petit parterre où le vieillard cultivait des fleurs : l'ensemble était des plus poétiques. Macquerson avait environ quatre-vingts ans ; une belle barbe blanche ombrageait sa poitrine ; il était chauve, et son front se courbait sous le poids des hivers. Cependant son front n'était point ridé, son regard avait de la vivacité, et il marchait encore d'un pas ferme.

Il arrosait tranquillement ses fleurs au moment de l'arrivée d'Arthur et d'Élisabeth. Rien n'annonçait en lui le nécromant ou l'inspiré. Sur sa physionomie, d'un calme inaltérable, était la sérénité du juste ; et la simplicité de ses manières contrastait étrangement avec le renom de ses oracles. Il avait jadis reçu un commencement d'éducation, et devait entrer dans les ordres ; puis, ses parents ayant perdu leur fortune, et n'ayant plus d'argent à lui fournir, le futur prophète était redevenu simple laboureur. Son langage élevé, néanmoins, bien qu'en dispartate avec son humble position, tenait de ses premières études.

L'octogénaire vint à la rencontre de lady Élisabeth et la salua respectueusement.

« — Je vous présente un ami, lui dit-elle, sir Arthur de Lockmariel.

— Avoir un ami, répond tristement Macquerson, c'est présenter parfois une surface double aux coups du malheur : on a un double deuil à porter, sa souffrance à *soi* et celle de l'*autre*.

— O mon Dieu ! interrompt la châtelaine alarmée, est-ce que déjà vous auriez *entendu* de fatales paroles dans notre avenir ?

— Je n'ai pas encore attentivement *écouté*, répond en souriant le prophète ; en tous cas, je n'alarmerai pas beaucoup sir Arthur, quelque parole que je dise, car il est peu porté à *croire*.

— Moi ! répond le futur époux ; oh ! je me garderai bien de nier, quoique je n'en aie pas été favorisé, ces communications intimes, ces harmonies intermédiaires, qui lient en secret ce monde à l'autre !...

— Phrase de politesse, réplique le vieillard avec une légère teinte d'ironie ; je vous ai *entendu* rire des *visions extatiques* : vous appeliez cela de l'*éther mystique*, une *séraphique évaporation* ; et vous ajoutiez fort gaîment : « *J'ai peu*

foi à ces prédestinés de la terre qui escaladent le ciel à la sourdine. »

Le jeune laird reste confondu ; l'octogénaire venait de lui répéter ses propres expressions ; et, certes, lady Elisabeth qui, seule, les avait entendues un instant auparavant, n'eût pu les lui communiquer.

« — Sir Arthur ! je ne vous en veux point pour cela, reprend Macquerson avec une affectueuse bonhomie ; je connais, sans y avoir été admis, le haut et brillant monde où vous vivez ; il faut y subir l'opinion : c'est un devoir qu'il vous impose ; et l'opinion, parmi les vôtres, c'est la nourrice de l'enfance, la maîtresse de l'âge mûr, la béquille de la vieillesse. »

Le prophète, à ces mots, introduit les amants dans sa cabane et les y fait asseoir. Tout y était simple, mais propre ; il n'y manquait rien des choses indispensables à la vie matérielle ; et, de plus, une foule d'images religieuses témoignaient de son amour pour les choses nécessaires à la vie spirituelle.

« — Vous le voyez, dit l'octogénaire, Dieu m'a donné de quoi subsister. Je puis même

faire du bien. Aussi moi, pauvre vieillard près de retourner au vrai pays, je ne demande plus à la terre et à mes semblables que le soleil et quelques sourires.

— Vous faites pourtant pleurer quelquefois ! dit sir Arthur.

— Malgré moi, répond Macquerson. C'est qu'aussi j'ai beau écouter pour autrui, autrui souvent ne m'écoute pas pour lui-même. Et, à propos de pleurs, sir Arthur ! s'il y a un paradis là-haut (ce dont ni vous ni moi ne doutons), lady Elisabeth en devra bien goûter les joies, car, ici-bas, elle a bien connu les larmes.

— Elle ne pleurera plus, n'est-ce pas ? demande le laird avec une hésitation inquiète.

— Tout à l'heure, j'écouterai : répond le prophète d'Altirgh. En attendant, permettez-moi un avertissement. Occupé des destinées de lady Elisabeth, j'ai entendu récemment de perfides menaces contre vous. Elles étaient prononcées par lord Édouard Sommerfield. Vous avez imprudemment parlé devant lui ; parce que, ne surprenant pas chez vous de mauvaises pensées, vous n'en soupçonnez pas chez les autres. Lord